

extrait du roman

la longue portée

de Serge Lamothe

En choisissant l'Hôtel de la Licorne, j'avais pleinement conscience de me faire du mal. Je n'ai plus conscience que de cela. Ce n'est pas son absence qui me pèse tant : elle m'est depuis longtemps devenue familière. La douleur faisandée que le cognac ravive chaque fois, je n'arrive plus à mettre le doigt dessus... C'est peut-être bien, justement, la façon malhonnête qu'elle a toujours, après toutes ces années, de s'imposer par son absence. Je suis assis près du bar, sur le siège habituellement réservé aux éponges. J'ai une vue imprenable sur l'abîme qui s'ouvre sous mes pieds. Le barman me connaît bien, un avantage stratégique sur lequel je peux compter. Il sait ce que je bois, il s'adapte à mon rythme de croisière, il est conscient des risques et surtout, il respecte la consigne : ne jamais m'adresser la parole après le quatrième service. David est un homme sage et bon, mais au péril de son âme, il risque quand même quelques répliques :

– Ça fait un bail qu'on ne vous a pas vu par ici !

– ...

– Si vous êtes venu pour voir le patron, va falloir être patient. Il ne vient presque jamais. Et à l'aube encore. Il vide la caisse et il disparaît. Un vrai courant d'air.

– ...

Cette entrée en matière lui permet de se rapprocher un peu. Il appuie son ventre flasque sur le comptoir et se penche :

– Vous le connaissez, vous, ce type ? Ne vous retournez pas. Il est entré une minute après vous et il se tient planqué dans le coin, près de la fenêtre. C'est la première fois que je le vois. Sacrée tête !

Pas la peine de m'inquiéter. C'est sûrement l'Iranien de la " Terrasse Ulysse ", le type à l'accent indéfinissable qui m'a remis, comme convenu, le pistolet Beretta 9mm semi-automatique et le sac de poudre. Les rétrovirus sont en général plus discrets que ces types. Cette fois, un léger froncement des sourcils suffit. David n'est pas télépathe, mais il a l'oreille musicienne. David est un homme sage et bon. Il se décide enfin à fermer sa grande gueule et il me sert un autre verre.

Les ballons de cognac défilent rituellement du comptoir à mes lèvres. Je m'exécute de main de maître et je m'émerveille de la chaleur corrosive qui enveloppe ma gorge et mes poumons. Je m'impatiente. Je n'aspire plus qu'à ce seuil critique de la perte d'identité, ce moment divin, lorsque le flux de mes pensées devient impersonnel et distant. Là, en ce jardin si discret, il m'est permis de respirer un peu. Les visages familiers paradent en moi malgré tout, mais par bonheur – en cet instant si précaire – ils se taisent.

Dans un moment pareil, je devine ce qu'elle ne dirait pas. Elle resterait là, appuyée sur un coude, son regard d'écureuil planté sur ma nuque et elle ne dirait pas : " Je t'avais averti mais tu ne m'écoutes jamais ". Pas un traître mot. Je griffonne quelques phrases sur un bout de papier que je glisse subrepticement dans la main de David.

– Pour le patron. Tu le lui laisses dans la caisse, il comprendra.

Je siffle un dernier cognac, me lève comme une bête de cirque admirablement bien dressée et fais un effort considérable pour marcher jusqu'à la réception de l'hôtel. Très dignement. Très sûr de moi. La fille rousse de la réception me sourit. Une nouvelle employée, visiblement, sans quoi elle ne se donnerait pas toute cette peine. Elle ne se doute pas des convulsions évitées de justesse, mais note l'aplomb de mon maintien de pseudo-quadragénaire tout juste éméché.

– Bonsoir mademoiselle, je voudrais une chambre pour la nuit. La chambre 22, si c'est possible.

Des taches de rousseur, elle doit en avoir sur tout le corps... Elle consulte l'ordinateur et se compose un sourire de circonstance, plutôt mièvre, pour m'annoncer la catastrophe :

– Malheureusement, la chambre 22 n'est pas disponible, monsieur, je peux vous offrir la chambre 20 qui se trouve juste à côté, cette chambre vous conviendrait-elle ?

Pourquoi diable faut-il que les gens insistent toujours pour penser à votre place ? Je veux la 22, pauvre idiot, c'est celle-là que je veux, qu'est-ce que ça peut bien me foutre que la 20 soit disponible, quelle putain de différence ça peut faire que tu me cases dans la 20, la 7 ou la 19 ? Du moment que la chambre 22 n'est pas libre, ça fout tout en l'air, tu comprends ça, poil de carotte ? Je me moque de savoir si tu vas me donner la chambre qui se trouve juste à côté de la 22, elle peut être à l'autre bout du couloir, au dernier étage ou dans un putain d'hôtel de l'autre côté de la rue ou à l'autre bout de la ville... Si ce n'est pas la chambre 22, c'est de la merde en boîte. Bon sang ! C'est si difficile que ça à comprendre ?

– La chambre 20 fera très bien l'affaire, merci mademoiselle, dis-je en lui tendant ma carte de crédit d'un air affable.

– Je fais monter vos bagages, monsieur Godin ?

– Pas de bagages... Non... Je n'ai pas de bagages.

Je n'ai qu'une serviette noire, je la serre contre mon flanc comme si ma vie en dépendait.

– Merci mademoiselle.

L'Iranien ne m'a pas suivi. Manquerait plus que ça ! Je m'inquiète surtout *des autres*. Ils ont promis de ne pas lâcher les Iraniens d'une semelle. S'il fallait que... Une pensée absurde de plus ou de moins... Je la chasse de mon esprit tandis que je monte l'escalier menant à ma chambre. Peine perdue : elle revient à la charge alors que je referme la porte derrière moi. Je n'allume pas. Je marche

jusqu'à la fenêtre et risque un coup d'œil dehors. Personne. Ça me rassure un peu : *ils* savent y faire, *ils* se cachent, c'est évident. *Ils* me suivent probablement depuis l'après-midi, depuis mon rendez-vous à la " Terrasse Ulysse ". *Ils* sont là. *Ils* sont payés pour faire ce job ingrat, pour rester cachés des nuits entières à épier de pauvres bougres comme moi. *Des nuits entières...* Ça me fait rêver ! Mais *ils* n'interviennent jamais, ce n'est pas de leur ressort d'intervenir. Le moment venu, *les autres* interviennent, *les autres* passent à l'action, pas *eux*. Ceux-là ne représentent somme toute que du menu fretin. Ils se les gèlent toute la nuit en feuilletant des revues porno. Au fond, ils se foutent pas mal de savoir lequel des deux va descendre l'autre, pourvu qu'au petit matin il y ait quelque chose à mettre dans le rapport.

Je ferme les rideaux et j'allume la lampe, la plus petite, celle qui se trouve près du lit. La chambre ressemble en tout point à celle de mes souvenirs. Mes souvenirs cannibales. Mes cathédrales désertées.

Ce pourrait aussi bien être la 22 ; qu'est-ce qu'on s'en branle qu'elle porte le numéro 20. Pour nous, c'est la 22, ce sera toujours la 22. Conforme : le lit, les draps frais sous l'édredon bleu ciel, la commode blanche sans style, le miroir ce gêneur, la télévision, la table et les deux chaises de cuirette, le fauteuil noir, en cuirette lui aussi, dans lequel je me laisse choir. Les murs blancs ont quelque chose de monacal...

L'Hôtel de la Licorne, chambre 22. C'est bien la bonne chambre, aucun doute possible. La Nouvelle Jérusalem. Le Saint-des-saints. Pourquoi être revenu ici ? Sans doute parce que le centre du monde, immuable par essence, voit chaque jour s'engouffrer des millions de vies humaines et qu'il ne s'en réjouit pas davantage qu'il ne s'en afflige. Nul ne saurait comprendre son monde sans en investir le centre. Le cœur de la déflagration. Nous dirons l'épicentre, à défaut d'un terme plus adéquat. Et pourquoi ce retour aux sources ? On dit que les meurtriers reviennent toujours sur le lieu du crime. Rien de plus absurde. On oublie que c'est la profanation des lieux saints qui motive le meurtre, non l'inverse. C'est-à-dire qu'il ne saurait être question de meurtre. L'Histoire Sainte

ne retiendra que les sacrifices expiatoires. Nous nous employons sans relâche et avec zèle à calmer la juste colère des dieux.

Rappelle-toi, Nadia, ça n'a pas tellement changé. Après toutes ces années... Oui, bien sûr, ils ont tout rénové ; ils ont même construit une annexe. Je sais, l'agrandissement le défigure un peu, notre Château, et le jardin a cédé sa place à un immonde parking asphalté ; mais regarde : ils ont conservé l'allée de peupliers et le vieil orme est toujours là. Quant à ce nom, Hôtel de la Licorne... À croire qu'ils ont retrouvé tes peintures au grenier ! C'est rigoureusement impossible, je sais. J'ai tout mis au feu, bien sûr, comme tu l'aurais fait toi-même. Les paysages fabuleux du Murgén, la Porte du Soleil, les jardins de Ziph, les plaines d'Ulru, le Pays de l'Étoile, les portraits et les croquis, les fusains, les aquarelles : tout a brûlé. Une sorte de rituel insensé. Je cherchais sans doute à expier mon incrédulité, mon manque de foi, aurais-tu dit ! C'est ça, oui. Pour qui se sait coupable par omission, il n'y a pas d'issue, aucune forme de rachat possible.

Tu t'es jetée sur le lit, les bras en croix, feignant une lassitude de dernière minute. Tu m'as souri, tendant les bras, imbue d'une confiance inaltérable. Tant de simplicité, de naturel. Tout cela a-t-il réellement lieu ? Je ne me sens pas la force d'en douter. Je te pardonne tout. Tout, Nadia. L'illusion de ton absence, si palpable il y a deux minutes à peine, se dissipe en même temps que la brûlure réconfortante du dernier alcool. Te voilà encore, fidèle émerveilleuse, dans toute ta grâce et ta lubricité d'écolière ! Je pose ma serviette sur la table, l'ouvre, en extirpe le Beretta, en apprécie la densité. Quelque chose d'aussi lourd ne peut pas être une illusion. C'est rassurant : le contact métallique, la froide configuration.

Où ai-je fourré le sac de poudre ?

Je mets d'abord la main sur le cube de hasch que je me suis procuré ce matin. Heureux présage. Tout a commencé avec l'achat de ce cube de hasch brun, lisse. Une odeur qui évoque des retrouvailles : une amie depuis longtemps perdue de vue, une amie dont j'aurais tout oublié, dont j'aurais même oublié qu'elle a existé quelque part en moi, qu'elle a traversé ma vie comme un météore.

J'aime la comparaison. Je l'aperçois au détour d'un boulevard et la mémoire me revient : sa voix, ses regards si soutenus, sa façon de bouger, de croiser les jambes. Tout me revient comme au claquement de doigts à la fin d'une séance d'hypnose, et l'on se souvient du moindre détail.

Bon sang ! Où est ce damné sac de poudre ?

Pas de panique, il est forcément quelque part.

Avec la coke, c'est différent. La coke n'a rien d'une amie. La coke est un sublime petit potentat, un merveilleux petit despote.

Le sac est là, bien en évidence, dans la serviette ouverte sur la table. Est-ce de la bolivienne ou de la péruvienne ? Je m'en moque à peu près autant que de l'angle de rentrée dans l'atmosphère de la navette spatiale.

Ne pas y toucher. Pas encore. Attendre le plus longtemps possible. Si je commence maintenant, je n'y arriverai pas. Attendre. Attendre au-delà de l'extrême limite de la résistance la plus farouche, c'est le prix à payer. La présence du sac de poudre a, pour l'instant, un effet prodigieusement sécurisant. Ça ne durera pas.

La coke est un dieu jaloux.

Rien au monde n'éveille en moi de sentiments aussi contradictoires et extrêmes : attirance et dégoût, plaisir et déplaisir, volupté et accablement, puissance et vulnérabilité.

La suite du Plan s'impose lentement comme une évidence. Bien que rien ne me plaise dans ce Plan élaboré par moi seul, je me sens condamné à m'y plier jusqu'au bout. Le Plan, une fois conçu et mis en marche, affirme sa suprématie. Le Plan est totalitaire par essence. Mes choix, une fois agencés, planifiés, orchestrés, s'animent d'une volonté propre, se détachent de moi et m'imposent leurs lois, celles du Plan. Le Plan me prend en charge, il suffit de m'y conformer ; ainsi seulement puis-je prétendre à cette liberté intérieure à laquelle j'aspire. C'est le Plan, désormais, qui porte ma croix, assume ce rêve éteint, ma vie, cette illusion tenace, jusqu'à son dénouement.

J'ouvre le cabinet à boisson pour procéder à l'inventaire de son contenu : vingt-quatre bouteilles miniatures me dévisagent. En principe, il y a là suffisamment de cognac, de scotch, de gin, de rhum et de Dieu sait quelle autre ambroisie pour me permettre d'effectuer la traversée de cette nuit mémorable sans avoir à toucher terre.

C'est parti. J'avale le cube de hasch et me verse un cognac. Ça fera passer le hasch mais pas mon mal...

Elle me regarde bien en face, assise dans le fauteuil, les jambes relevées, appuyant la tête sur ses genoux, sa chevelure lui masque la moitié du visage. Tu avais ce regard-là, de folle radieuse, chaque fois que tu parlais des Enfants-Lumière.

Il y aura Lithuriël, le Feldëi, et son chat, Balthasi. Les Nomrags : Aram et Miara, qui gardent leurs troupeaux de moutons dans la plaine d'Ulru. Le Sage, Largo-Yôl, le Gardien du mystérieux Libril. Les Daphnis : Moo, Louban et Swani qui parcourent les mers à dos de dauphins. Les Migrils, Noiod et Ménisha, aux ailes d'or, aux yeux de jade...

Tu m'as bien intoxiqué avec ces rêves idiots ! J'aurais dû savoir qu'on ne se débarrasse pas facilement de semblable cargaison de rêves.

Il y aura Lithuriël le Feldëi et son chat Balthasi...

Je reste là, le verre à la main, récitant cette litanie dérisoire, forte du poids immense que confère le bonheur aux illusions les plus vaines, aux fantaisies les plus lâches.

Il y aura Lithuriël le Feldëi et son chat Balthasi. Les Nomrags, Aram et Miara, qui gardent les troupeaux dans la plaine d'Ulru...

Elle me regarde bien en face et me défie d'oublier.

Je contrôle la situation. Le Plan est parfait, il me libérera de ce délire puéril et incessant. Je reviens vers la table et m'empare du Beretta.

Je fais d'abord sauter le *bridge bolt*, puis je dispose les pièces en éventail sur la table : le bloc, le ressort, le percuteur. Quelle stupéfiante simplicité ! Le chargeur glisse dans ma main, docile. Le Plan est formel : il s'agit d'être prêt à

faire face à toute éventualité. Il suffit de si peu pour vous bousiller le plus parfait des plans. Si l'Iranien repère les flics, bon vent ! On l'aura dans le cul. Ces oiseaux-là s'effarouchent au moindre bruissement.

Le Beretta, lui au moins, ne se fait pas d'illusion sur le dénouement. Je peux compter sur son impartialité. Voilà une bonne chose de faite.

Elle s'est assise sur le lit et affiche un petit air buté, menton en avant, front légèrement plissé, lèvres serrées. Elle s'imagine peut-être qu'un miracle pourrait encore sauver la mise, que l'apparition d'un Enfant-Lumière ou de je ne sais quelle autre créature sortie tout droit de son esprit psychotique me convaincrat de renoncer à la venger. Aussi, mieux que personne, Nadia sait qu'il m'en coûte d'écrire à Simon.

Mon fils.

Deux mots difficiles pour moi. Les plus difficiles de tous. Suffit que je les écrive pour me sentir déchet, vieille croûte sentimentale. Deux mots qui semblent me condamner à une irréductible bêtise. Mon fils... Lorsque tu liras ceci, j'aurai peut-être rejoint ta mère. Nous tâcherons, cette fois, d'être heureux. Suprême lâcheté.

Tu nous en voudras. Oui. C'est dans l'ordre des choses. Mais tu auras lu ceci. Tu ne seras pas pressé de nous haïr. Tu prendras le temps qu'il faut. Et il en faut crois-moi. On n'improvise pas la haine de ses géniteurs, il faut savoir la cultiver. Tes géniteurs. Voilà enfin un mot qui me plaît bien. Plus juste. Plus fidèle à la réalité. C'est nouveau pour moi, ce souci de demeurer fidèle à une réalité. N'importe laquelle.

Tu auras lu ceci. C'est dire que ta haine n'en sera que plus vive et plus lucide. Se sentir dévoré par une haine sournoise dont l'objet véritable se dérobe à notre conscience et dont on demeure inexorablement le jouet pathétique et absurde, c'est bien le pire esclavage qu'on puisse imaginer.

Je ne sais déjà plus très bien comment je vais m'y prendre pour aller jusqu'au bout ; moi qui avant aujourd'hui ne suis jamais allé au bout de rien. Tu es sans aucun

doute ce que j'ai fait de mieux dans ma vie. C'est une pensée navrante au fond ; quand je songe que ma contribution a été plus que modeste. Bien que nécessaire, oui.

Je ne me souviens même pas de ma première ligne de coke, Simon. Je sais seulement que la première ligne n'a jamais suffi. Il m'en fallait tout de suite une autre et une autre et encore une ; puis il me les fallait doubles, triples. Combien d'années n'ai-je vécu que pour payer mes dettes de coke et m'en créer de nouvelles ? Je n'ai jamais eu assez de cash pour me taper autant de poudre que je l'aurais voulu. Tu ne trouves pas ça risible ? Au fond, je dois la vie au fait de n'avoir jamais été tellement friqué. À ma phobie des aiguilles aussi. Même mon dealer ne comprenait pas pourquoi je persistais à sniffer cette saloperie. " Tu n'as jamais pensé à te la shooter ? Ça te coûterait moins cher ! " qu'il disait. Il n'avait pas tort. Criss que la poudre me faisait badtriper, Simon ! Ça commençait avant même que j'arrive chez mon dealer. La plupart du temps, le gars n'était pas chez lui. Sa vieille mère me la fourguait, ma dope. Un petit bout de femme toute suintante et plissée qui réussissait à me faire pisser dans mes culottes rien qu'en me regardant de travers quand je n'avais pas assez de cash ou que j'étais en retard dans mes paiements. Elle savait sourire aussi, la vieille salope ! Tu lui aurais donné le paradis sans confession quand elle prenait ses airs de grand-maman gâteau. Un cœur d'or. Je n'avais pas à m'en plaindre. Elle avait la meilleure poudre du quartier. Rien à voir avec la purée chimique salement laxative qu'on trouve dans la plupart des bars de la ville. Tu n'as pas idée de l'abjection dans laquelle la Dame Blanche nous jette en moins de deux, nous ses adeptes, sa chair et son sang. Elle nous paralyse aussi efficacement que le cobra sa proie. L'esprit se résorbe en Elle si parfaitement, se ratatine, se sclérose jusqu'à l'hébétude protozoaire. Les grandes pestes, le choléra, les famines ne furent, somme toute, qu'un prélude à ce fléau de magnitude inabordable, infinie.

Pourquoi une thérapie ? La quête thérapeutique avait-elle un sens ? La seule motivation, au début, avait été que ça s'arrête. Ce n'était pas même la décision de vivre, pas encore, simplement... je ne voulais plus... c'était le refus de descendre plus bas sur la pente du suicide à petit feu. Pas vivre. Ni mourir. Que ça s'arrête, c'est tout. Demande de sursis. Et puis le juge ne m'a pas donné le choix. C'était ça : six mois de thérapie ou deux ans moins un jour en cabane. N'importe quel poireau aurait choisi la désintox.

Il y avait toi, bien sûr. Je ne voulais pas que tu assistes à ça. Tu grandissais, canaille ! Il m'était de plus en plus difficile de te berner. Il t'arrivait d'interrompre tes jeux d'enfant. Tu t'approchais de moi, de moi ou de ce qui restait de moi, abruti par la dope, enfoncé dans un fauteuil, blanc comme un drap, les yeux injectés de sang. Tu posais doucement ta menotte sur mon bras, me regardais d'un air grave et tu demandais :

– Tu te sens pas bien, papa ?

– Papa est fatigué...

Tu me tirais gentiment par la manche en disant :

– Viens te coucher papa. Viens coucher dans ton lit, t'es fatigué, faut que tu te reposes.

J'en ai bavé avec toi. Il n'y a rien de plus déchirant que le sourire inquiet d'un enfant de trois ans. J'essayais bien de te rassurer. J'y parvenais. De moins en moins bien. Jusqu'à l'arrivée de cette travailleuse sociale, fourmi ouvrière de la norme et de l'ingérence institutionnalisée. Une garce. Et tu lui as tapé dans l'œil, mon salaud. Avec elle, ça n'a pas traîné. Elle savait tirer les ficelles.

J'ai déjà dit qu'il m'est difficile d'aller jusqu'au bout. C'est un peu comme de se mettre en route et d'oublier en chemin où l'on avait décidé d'aller. A partir de là, deux possibilités s'offrent au voyageur amnésique : profiter de la promenade et vagabonder jusqu'à ce que la mémoire lui revienne (ou jusqu'à l'écoeurement – personne ne lui en tiendra rigueur) ou bien s'asseoir au beau milieu de la route et attendre. On trouve toujours un certain réconfort à se savoir perdu. On sent si bien que c'est alors et alors seulement que commence le vrai voyage.

Je n'ose même pas relire les feuillets qui s'accumulent. Quelque chose d'irréparable dans l'ordonnance des mots. Je sais, j'ai menti, autant le dire maintenant. Ment-on lorsqu'on ne dit pas toute la vérité ? Mensonge en blanc. Si ce n'était que cela je pourrais rattraper au vol quelques vérités et te les offrir ainsi, te les coucher noir sur blanc. Vérité sur mensonge. Promiscuité des illusions.

D'accord, je suis toxicomane.

Voilà, du reste, une vérité que je peux te lancer à la figure sans crainte de me parjurer.

Je suis toxicomane et je le reste.

C'est comme ça.

Ici, la tentation est grande de te gaver de lieux communs. Je pourrais te raconter les affres de ma déchéance ou mieux encore, te narrer dans le détail le miracle de ma réhabilitation.

Dès le premier jour, j'ai envisagé le silence comme une forme possible de rédemption facile, improvisée. Puis je me suis mis en tête de tenir un journal de thérapie, (entreprise aussi vaine que la thérapie elle-même, sinon davantage) dans l'intention de te transmettre, si possible, quelque relent de cette sagesse convoitée au péril de mes chères illusions.

C'était la première thérapie de la dernière chance. Il y en a eu d'autres, j'ai arrêté de compter. À quoi bon. C'est toujours la même bouillie. J'ai eu tout le temps de ressasser ma lamentable petite biographie. On ne m'y reprendra plus.

J'ai conservé ces pages ; je te les livre en pâture dans l'espoir qu'elles te consoleront. De quoi ? Peut-être de ne pas avoir connu ton père. Peut-être afin de te permettre de mesurer la chance que tu as de ne pas le connaître. À toi de choisir. Tu seras seul juge.

(...)

© Serge Lamothe, 1998.